

Visite « libre » dans l'atelier de Hannah Arendt
Qu'appelle-t-on philosophe? de Pierre Bouretz. Gallimard,
342 p.

Dominic Desroches

Number 211, November–December 2006

Hannah Arendt : au-delà d'un centenaire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16605ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desroches, D. (2006). Visite « libre » dans l'atelier de Hannah Arendt / *Qu'appelle-t-on philosophe?* de Pierre Bouretz. Gallimard, 342 p. *Spirale*, (211), 23–24.

Visite « libre » dans l'atelier de Hannah Arendt

QU'APPELLE-T-ON PHILOSOPHER ? de Pierre Bouretz

Gallimard, 342 p.

par DOMINIC DESROCHES

Comment se construit une œuvre philosophique ? Peut-on imaginer que le philosophe travaille les idées comme l'artisan son matériau ? À quoi peut bien ressembler l'atelier du philosophe ? Ces questions doivent être posées, car nous ne savons presque rien de la genèse et de la construction des grandes œuvres philosophiques. Le préjugé le plus souvent véhiculé veut que les philosophes, contrairement aux écrivains, prennent un plaisir malin à brouiller les pistes, à effacer tous les indices pouvant mener à l'explication finale de leurs œuvres, un peu comme si la pensée véritable n'avait pas de corps, pas de date, ni de lieu. Ce préjugé doit être combattu afin que l'on voie mieux combien les philosophes sont des personnes vivantes, souvent engagées, et à quel point leurs ouvrages, toujours datés, répondent à des problèmes concrets.

Or il est pour le moins fascinant de réaliser que l'œuvre de Hannah Arendt, philosophe et politologue américaine, Juive d'origine allemande, s'avère pertinente pour déboulonner le préjugé tenace entourant la construction *ex nihilo* de la pensée philosophique. Nous possédons en effet le « cahier » de ses pensées, le *Denktagebuch*, et son analyse peut expliquer certains mystères entourant l'élaboration de ses ouvrages. C'est justement dans ce contexte favorable à la redécouverte d'Arendt, soit une année avant la commémoration du centenaire de sa naissance, que Pierre Bouretz, après avoir lu et commenté le *Denktagebuch* avant sa sortie en langue française (*Journal de pensée / 1950-1973*, Paris, Seuil, 2005), a écrit son imposant *Qu'appelle-t-on philosophe ?* Sa question, reprise à Arendt qui l'a elle-même empruntée à Martin Heidegger (*Was heißt Denken ?*), veut que l'on interroge la pensée dans son *modus operandi*, c'est-à-dire dans son exercice quotidien. Avant d'aborder son sixième ouvrage qui vient de paraître chez Gallimard, il convient de présenter rapidement le *Denktagebuch* d'Arendt puisqu'il sert de base au travail colossal de Bouretz.

Comme on le sait déjà, le *Denktagebuch* est constitué de 29 cahiers de travail de Hannah Arendt (dont un consacré à Kant) qui, publiés en deux volumes, font plus de 1300 pages de texte. Ces cahiers, paginés par Arendt, n'ont de journal que le nom (*Tagebuch*), car ils servent, Bouretz l'a compris, de laboratoire pour l'expérience de la pensée. On y découvre le puissant déploiement de la spéculation dont est capable Arendt en s'appuyant sur des citations de grands auteurs de la littérature. Le lecteur suit pas à pas un cheminement personnel qui, sur fond de répétitions et de signes indéchiffrables, ne manque pas d'oscillations et d'autocritique. Lisant les classiques (Platon, Aristote, Rousseau, Kant, Montesquieu, Tocqueville et Marx, entre autres), Arendt développe ici sa propre méthode de travail. Les cahiers, il faut le savoir, sont surtout rédigés en allemand, parfois en anglais, aussi parsemés d'extraits en grec, en latin et en hébreu.

Pourquoi est-il si difficile d'écrire un bon livre ?

Dans son essai, Bouretz entre dans le laboratoire secret d'Arendt. Il se propose en effet d'analyser les carnets pour retracer l'évolution et le développement du travail de la pensée, c'est-à-dire la « *vie philosophique cachée* » d'Arendt. C'est donc sans surprise que tous les chapitres de

l'ouvrage (« Dans l'antichambre des livres », « Un livre interminable ? », « Le livre fantôme », « Une aventure de la pensée » et « Patience des idées ») s'intéressent aux multiples projets de livres d'Arendt et à la patience de sa démarche intellectuelle. La thèse de Bouretz repose sur l'idée que les cahiers d'Arendt ponctuent la vie de l'esprit. L'auteur veut surtout cerner les rapports troubles que la philosophe entretient avec l'écriture en général et avec ses livres en particulier. On remarque d'emblée, en étudiant les premières entrées du *Denktagebuch*, toute sa difficulté à écrire un livre. En vingt-trois ans d'ailleurs, on ne dépistera dans ses cahiers que quatre véritables projets de livre. Grâce à l'analyse de Bouretz, on voit combien il a été difficile pour elle de mettre un point final aux *Origines du totalitarisme* et à *The Human Condition* — des ouvrages quasi interminables — et d'en assurer elle-même la publication.

Quand vient le temps d'expliquer le « livre fantôme », c'est-à-dire celui consacré à Marx (qu'elle ne publiera jamais), l'exégèse de Bouretz s'appuie aussi sur la correspondance d'Arendt, notamment les lettres à son second mari, Henrich Blücher, ainsi qu'à son maître et ami, Karl Jaspers. On voit que Jaspers a peu d'estime pour Marx, tandis que son étudiante a voulu mieux comprendre le phénomène totalitaire en le relisant. « *Il est très difficile d'écrire sur Marx* », écrit-elle à Jaspers en 1950. Trois ans plus tard, se sentant prisonnière de ce livre, Arendt éprouve la nécessité de compléter son étude du totalitarisme par un texte sur Marx. Pourquoi ? C'est qu'elle renouvelle alors une bourse de la Fondation Guggenheim au moyen d'un projet portant le titre *Totalitarian Elements of Marxism*, en même temps qu'elle donne des lectures sur Marx (*Marx and the Tradition of Western Political Thought*) à Chicago et à Princeton. Arendt, en fait, caresse une pléiade de projets simultanément : elle veut enseigner, écrire un livre d'introduction à la politique, une étude sur Marx, transformer des parties de conférence en article, etc. Dans ce contexte survolté, le livre sur Marx devient trop lourd. Ayant accumulé trop de retard, elle l'abandonne, ce qui l'obligera à réorienter une démarche intellectuelle qui se reconnaît à sa patience et à sa lenteur.

On retiendra des trois premiers chapitres quatre points importants. D'abord, Arendt change régulièrement de projets d'écriture : un projet de livre

meurt, tandis qu'un nouveau apparaît à même ses notes. Elle signe des contrats de publication qu'elle ne respecte pas, car « *tout ce qui est trop court tourne au dogmatisme* », écrit-elle pour se justifier. Mais le livre sur Marx, jamais publié, « hantera » l'œuvre en filigrane. Ses cahiers traduisent le temps intime de la vie des idées, car les idées « font » des livres, lesquels demeurent, jusqu'à la publication, des *works in progress* — ainsi, la *Vie de l'esprit* restera inachevé à sa mort en 1975. Les ouvrages qu'elle parvient à écrire et à publier résultent en règle générale de la superposition de strates d'élaboration différentes. Les réflexions et les notes d'Arendt se présentent de manière disparate, car elle reprend et modifie des citations écrites à des dates précédentes. Ses livres donc, quand elle les reconnaît enfin, sont toujours des occasions plus ou moins bien réussies, un peu comme des règlements de compte avec elle-même !

La méthode philosophique derrière le *Denktagebuch*

Or le cahier de pensée est également précieux parce qu'il permet de mieux saisir la méthode d'Arendt. Si Bouretz souligne au passage quelques règles, nous achèverons ce travail pour lui. Certes, l'auteur a raison de souligner que sa méthode, « *la pensée libre* », selon l'expression d'Arendt, procède par élargissement, puisque les formules retenues seront réutilisées et recontextualisées afin d'être soumises à l'examen rigoureux de tables de catégories.

On rappellera qu'Arendt, quand vient le temps de comprendre le politique, s'inspire moins de repères historiques que de citations — elle estime plus utile de lire des romans que d'étudier des manuels d'histoire. Ainsi travaille-t-elle, inspirée par Benjamin, « *une écriture en leitmotiv qui semble générée puis portée par une formule ou une citation* », comme le précise Bouretz. Elle lit d'abord le texte en langue originale pour ensuite en dégager des citations ou des formules — par exemple, « *Dies hätte nicht geschehen dürfen* » — qui sont pour elle des sources de méditation qu'elle copie, mais sans jamais les traduire. Elle commente ensuite le passage en allemand ou en anglais, tout en soulignant les concepts décisifs. Elle pourra les reprendre plus tard, dans d'autres contextes, mais en distinguant soigneusement les époques, afin de les réinterpréter et de les « élargir » dans ses livres. Si les concepts lui parlent, elle construit alors des tables de catégories (travail, désolation, force naturelle / fabrication, isolement, violence / être ensemble, pouvoir, monde commun, etc.), un peu à la façon des penseurs allemands qui ont succédé à Kant. C'est ainsi qu'Arendt se lance dans l'aventure de la pensée sans filet, presque seule, disciple lointain du génial Heidegger. Elle travaillera des concepts classiques dans le but de les réactualiser : la pluralité, le mal, le pardon, l'entre-deux, la réconciliation, la révolution, etc. L'analyse de Bouretz, surtout concentrée sur le tome I du *Journal de pensée*, montre comment, avec une patience peu commune, Arendt, s'inspirant de systèmes d'oppositions (moyen / fin ; partie / tout ; fabrication / action, par exemple), est parvenue à renverser les constructions de la philosophie politique traditionnelle. ●

La politique et ses promesses

THE PROMISE OF POLITICS de Hannah Arendt
Édition et introduction par Jerome Kohn, Schocken Books, 218 p.

« **L**e renard sait beaucoup de choses. Le hérisson, une seule, une grande. » S'inspirant de cette parole du poète grec Achilochus, Sir Isaiah Berlin distingue deux types de penseur : le « hérisson » et le « renard ». Le premier propose une lecture unificatrice du réel fondée sur une idée maîtresse, alors que le second cherche à comprendre une pluralité de phénomènes sans pour autant les intégrer dans un système de pensée englobant. Pour I. Berlin, Platon, Hegel et Nietzsche figurent parmi les grands « hérissons » de l'histoire occidentale de la pensée. Au palmarès de nos grands « renards » logent Aristote, Montaigne et Balzac. En lisant *The Promise of Politics*, un recueil de textes inédits de Hannah Arendt, j'ai été frappé par la difficulté de situer sa

pensée dans l'une ou l'autre des catégories « berliniennes ». Par-delà la réduction parfois abusive d'une telle catégorisation d'auteurs aussi complexes que nuancés, il me semble que cette difficulté tient à l'œuvre même de Hannah Arendt. Car celle-ci présente à la fois des éléments de pensée qui s'apparentent au hérisson et des éléments de pensée caractéristiques du renard. Par exemple, son idée maîtresse n'est-elle pas que la liberté demeure, en dépit de l'offensive totalitaire, le sens premier de la politique ? Pourtant, Arendt récuse explicitement toute approche philosophique totalisante. Quant aux éléments disparates de son œuvre, on peut notamment penser à ses travaux sur la banalité du mal ou encore sur les sources romaines de la politique moderne. La pensée d'Arendt, mettant en œuvre son principe premier qu'est la liberté, brouille singulièrement les pistes de toute lecture unilatérale.

Hannah Arendt et la tradition de pensée politique

L'intérêt de *The Promise of Politics* tient précisément à ce qu'il nous oblige à reconnaître la complexité de la lecture arendtienne de la politique. Comme l'affirme Jerome Kohn : « *It is often said that Hannah Arendt is a "difficult" thinker, but insofar as that is accurate it is not because her*